

iTMOi d'Akram Khan

« Point de vue », Michèle Métoudi



Direction artistique et chorégraphie : Akram Khan

Compositeurs : N. Sawhney, J. Pook, B. Frost

Costumes : K. Nakano

Lumières : F. Piccioli

Scénographie : M. Deely

Création sonore : N. Faure

Interprètes : Kristina Alleyne, Sadé Alleyne, Ching-Ying Chien, Denis 'Kooné' Kuhnert, Hannes Langolf, Yen-Ching Lin, Christine Joy Ritter, Catherine Schaub Abkarian et Nicola Monaco

iTMOi signifie « in the mind of igor »

Cette pièce pour 11 danseurs est une étonnante réinvention du « Sacre du printemps ». Nul ne peut en douter, même s'il n'a pas saisi au vol les quelques mesures de Stravinsky qui émergent à peine de la création sonore de Nicolas Faure. Le tumulte du « Sacre » est présent à chaque instant, l'effervescence des émotions aussi.

iTMOi est plein de réminiscences des chorégraphes qui ont écrit un « Sacre » avant Akram Khan, et cela sans citations ni copies. Aucune, jamais. Chacun, bien sûr, peut repérer des traces de ce qu'il connaît, chacun repère le détail qui lui remémore telle ou telle œuvre. Le sein nu de la grande danseuse à crinoline blanche m'a rappelé la bretelle cassée de la robe rouge de l'élue de Pina, les cornes du faune m'ont renvoyé à la vision de Marie Chouinard ; ma voisine avait rebondi sur d'autres détails. Même si cette luxuriance m'a intéressée, interpellée, excitée et émue, ce n'est pas l'essentiel. Un spectateur néophyte qui n'en verrait rien peut être également emporté.



Au-delà de l'extraordinaire culture chorégraphique d'Akram Khan qui sourd au détour des phrases, d'autres caractéristiques sont touchantes : le métissage profond entre des univers si différents que celui de la danse contemporaine, du Hip-Hop, de la danse africaine, donne une couleur très attachante à l'ensemble.

www.passeursdedanse.fr

Tout se mêle pour donner un vrai style : aucune impression de collage ne vient perturber le regard du spectateur. Les danseurs ne sont pas juxtaposés, aucun n'est le messager de son style de prédilection, même si un œil averti croit deviner de quel courant tel ou tel danseur est issu (j'ai imaginé que le danseur en longue robe à cerceaux en velours bleu, doublée rouge, était danseur de hip-hop avant d'être danseur d'Akram Khan).



Le jeu de piste auquel je me suis, malgré moi, livrée est dépourvu de sens : ce « Sacre » est unifié (les danseurs interprètent du Akram Khan, une danse hybride qui est celle du chorégraphe). Je l'écris pourtant car cette fondation multiple l'enracinement de l'œuvre dans le « Sacre » de Stravinsky, dans les pièces de Nijinsky, de Pina Bausch, de Béjart, et de tant d'autres (de tous les autres ?), son assise sur des formes dansées diverses et son fondement dans une humanité plurielle (la troupe bigarrée vient visiblement d'origines culturelles variées) lui donnent une force toute particulière. Bien qu'originale et unique, elle résonne de tous ses passés.



Il y a de bout en bout une tension dramatique. Le spectateur ressent le chaos, le surgissement de la violence et la beauté qu'un rite organise. Il est conduit à un vrai dénouement : la nouvelle élue est adoubée dans un nuage de poudre blanche. Un monde meurt, le monde renaît.

